

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication**

**Comment la disruption numérique
définie par Bernard Stiegler
engendre des enfants
dyspraxiques ?**

ANNEXES

Auteure : Tatiana de la Croix
Promoteur : Mark Hunyadi
Lectrice : Stéphanie Demoulin
Année académique 2021-2022
Master 60 en sciences du travail

ANNEXES

Table des matières

ANNEXES	1
1. Annexe 1	1
2. Annexe 2	5
3. Annexe 3	12

1. Annexe 1

L'école de demain, Entretien avec Bernard Stiegler, Conduit par Malgorzata Grygielewicz, Nathalie Périn. (2020)

Dans cet article Stiegler envisage l'avenir du système scolaire et la place de la philosophie dans le cursus. Il tire la sonnette d'alarme quant à la rapidité de l'évolution de notre monde, à tel point que l'homme n'est même plus capable de suivre, et d'assumer cette évolution.

Ainsi, il nous précise tout d'abord l'importance de la présence de la philosophie dans le cursus scolaire afin de permettre « l'écologie psychique ». Il souligne que le psychisme ne se limite pas uniquement à l'intériorité mais qu'il « est constitué par les rétentions tertiaires » (Stiegler, 2020, p. 120) c'est-à-dire une extériorisation de ses intériorisations.

Pour Stiegler, l'apprentissage est la représentation de cette rétention tertiaire : il faut qu'il y ait d'abord de l'intériorisation pour pouvoir ensuite l'utiliser et pouvoir avoir une production extérieure, qu'elle soit concrète (réalisation d'objets) ou abstraite (le langage). Il collabore avec différents experts qui mettent en évidence que les technologies numériques court-circuitent l'intériorisation.

Dans ce texte, Stiegler reprecise les enjeux de notre époque : nous sommes à un tournant qu'il va falloir négocier, nous sommes dans une nouvelle ère, l'ère Anthropocène (= « nouvelle ère

géologique caractérisée par l'influence majeure de l'homme sur le milieu terrestre depuis les années 1850 » (Testot, 2011)).

Nous sommes aussi à un moment charnière avec de nouvelles références liées à la réticulation numérique, or pour assimiler ces changements et les intégrer dans le savoir (« épistémè »), cela implique un « double redoublement épokhal » (Stiegler, 2020, p. 121),

c'est-à-dire une double interruption du cours ordinaire des choses : dans ce processus complexe qu'est l'individuation psycho-sociale, une mutation technique suspendant un état de fait dominant – ce qui est la première épokhè, la première suspension de l'ordre établi –, il faut que la société opère une seconde suspension pour que se constitue une époque à proprement parler, ce qui signifie : pour que s'élabore une pensée nouvelle se traduisant dans de nouveaux modes de vie, et, autrement dit, que s'affirme une volonté nouvelle d'avenir, établissant un nouvel ordre – une civilisation, une civilité réinventées (Stiegler, 2004).

Cela prend donc du temps d'introduire un changement.

Stiegler s'attarde ensuite sur l'évolution du savoir et de sa transmission. Comme le reste de la société, le système académique devient basé sur le calcul, il se privatise sous l'influence de l'économie néo-libérale. Cette démarche est très délétère pour les académies et cela induit une perte de sa place prédominante dans le monde du savoir. Le fait de tout réduire à des calculs induit une vision à court terme et empêche l'ouverture et le dépassement des savoirs. Il dénonce l'Europe et la France en particulier de rester sous la coupe des Etats-Unis, de ne pas suffisamment développer son savoir alors que jusqu'il y a peu, l'Europe était autonome et la recherche du savoir n'était dépendante d'aucune politique. Avec la privatisation, l'enseignement sera mis au service de l'économie.

Malheureusement, Stiegler ne peut que constater que les milieux académiques restent sans réaction face à ces mutations, ils ne se remettent pas en question. Cette remise en question devrait apparaître si le milieu académique entrait dans la seconde épokhé.

Ce changement se marque par ce qu'appelle Alfred Lotka l'« évolution exosomatique » (Stiegler, 2020, p. 120), c'est-à-dire en dehors du soi.

Pour comprendre ce qu'il veut dire sur ce concept qu'il n'a fait qu'effleurer dans cet écrit, j'ai été lire l'entretien que Stiegler a donné à Esther Tellermann dans la revue lacanienne « Florian dans la disruption » (2017) où il précise qu'il y a l'identification primaire, celle de nos parents, l'identification secondaire qui est sociale qui résulte d'une éducation qui libère une énergie libidinale, mais l'économie de marché a pris possession de cette énergie et la formate en détournant notre attention. Il y a une telle manipulation que même notre identification primaire qui trouvait son origine dans l'image du parent, trouve maintenant son image dans l'industrie culturelle. Cela devient tellement prégnant que les rétentions secondaires qui étaient sociales deviennent industrielles, ce qui nous conduit à une déshumanisation.

Toutes ces rétentions secondaires vont induire des rétentions tertiaires, donc des expressions, mais qui ne seront du coup plus nos expressions issues de notre mémoire de notre vécu mais celles que la société nous aura insufflées,.... Notre mémoire devient donc artificielle.

Mais revenons à « L'école de demain », Stiegler met également en évidence que le monde actuel est basé sur la productivité à outrance et sur une vision court terme du monde. Or si on gère le savoir et la transmission de celui-ci de la même manière, cela va induire une « entropie » (Stiegler, 2020, p 121) (=désordre). Il faut absolument que le monde académique se réveille et se remette en question et ose également entrer dans ce « double redoublement épokhal » (Stiegler, 2020, p. 121).

Stiegler souligne le fait qu'avant, la productivité était la responsabilité des corporations.

Stiegler attire notre attention sur les changements sociétaux fondamentaux, ainsi les industries de programme sont entrées en concurrence avec les institutions ce qui engendre un affaiblissement de l'attention tant des enfants que des adultes mais aussi des enseignants eux-mêmes, c'est ce que Stiegler appelle la « désintégration fonctionnelle des savoirs ». (Stiegler, 2020, p. 126)

Depuis 30 ans, il y a encore une nouvelle accélération des mutations, c'est ce qui est défini par Stiegler par le terme de « disruption » (Stiegler, 2020, p. 127). Cette accélération engendre l'impossibilité de pouvoir faire le cycle complet de « double redoublement épokhal » (Stiegler, 2020, p. 127) et donc ne laisse pas la possibilité à l'évolution de s'installer.

En partant de ce constat, Stiegler nous escorte à s'interroger sur l'éducation et à repartir de ses fondements antiques qui sous-tendaient que l'éducation était liée « au soin de soi ». Pour prendre soin de soi et aller contre la technique qui rend malade, il préconise comme « Pharmakon » la biologie, c'est-à-dire le savoir.

« L'enjeu est de revaloriser les savoirs et d'engager un vaste processus de déprolétarisation – la « prolétarisation » désignant ici d'abord la perte de savoir » (Stiegler, 2020, p. 130).

La conclusion de ce texte est que pour sortir de l'entropie (=désorganisation), il faut « revaloriser l'enseignement de la technologie » (Stiegler, 2020, p. 131) et « des pratiques des savoirs manuels » (Stiegler, 2020, p. 131).

Pour Stiegler il est urgent d'agir, la disruption a ruiné les milieux psychiques, en anéantissant les échanges intergénérationnels, indispensables au développement d'un avenir.

2. Annexe 2

Numérique, éducation et cosmopolitisme. Entretien de Bernard Stiegler, propos recueillis par Paul Audi, Cyril Bedel (2015).

Dans ce deuxième article Stiegler met en évidence l'importance de la révolution de la numérisation au même titre que fut celle de l'écriture ou de l'imprimerie.

Cette révolution remet en question toute une série de principes, de fonctionnements sociétaux comme l'avaient fait les précédentes révolutions mais la raison pour laquelle l'évolution de la numérisation est plus difficile à gérer est qu'elle est beaucoup plus rapide que ce qui s'est produit pour l'écriture et l'imprimerie. Il parle de rupture générationnelle. Il précise la place que devrait prendre les universités dans la gestion de cette disruption. Il dénonce la mainmise du marketing sur les savoirs.

Stiegler définit le début de la numérisation (à ne pas confondre avec l'informatisation) « en avril 1993, avec les premiers sites web » (Stiegler, 2015, p. 13). Pour lui, la numérisation, au-delà de faire exploser des cadres dans tous les domaines, induit une nouvelle « chose publique » (Stiegler, 2015, p. 14) car tout ce qui est publié devient public.

Stiegler définit cette numérisation comme disruptive car en faisant exploser les cadres sociétaux, elle fait exploser les relations intergénérationnelles. Or, ce qui différencie l'homme des autres êtres possédant une âme (animaux et plantes) c'est que son âme « se dote d'artefacts » (Stiegler, 2015, p. 15), elle devient noétique, ce qui veut dire « intellectuelle et spirituelle » (Stiegler, 2015, p. 15). L'esprit n'est pas bâti que sur la génétique, mais sur le transfert intergénérationnel et sur tout ce qui met en relation les cerveaux avec des vecteurs artificiels, et les cerveaux intériorisent ces vecteurs.

Stiegler démontre que le numérique étant une technologie intellectuelle permet, grâce à son intériorisation par le cerveau d'influencer la formation de l'âme, du psyché. En effet, il se base sur les travaux de Maryanne Wolf, neuropsychologue, qui mettent en évidence que maintenant ce ne sont plus les rapports intergénérationnels qui permettent le développement de l'esprit mais que c'est le numérique qui forme l'appareil psychique du cerveau. Or, le numérique est aux mains de l'économie industrielle... Elle a mis en évidence une modification de la constitution de l'âme en analysant la lecture et plus particulièrement la dyslexie.

Il a fallu le temps pour que le monde se rende compte que le numérique était un pharmakon, à la fois remède et poison. Au départ, on y voyait que du positif et petit à petit on se rend compte qu'il peut être aussi très négatif...

Stiegler dénonce que la numérisation est synonyme de prolétarianisation mais avec un sens particulier : ici la « prolétarianisation signifie la réduction des savoirs » (Stiegler, 2015, p. 16), tant des savoir-faire chez les ouvriers, le savoir-vivre chez les consommateurs, et même les concepteurs et les décideurs perdent leurs savoir-concevoir... Cela pourrait donner l'impression que tout est géré, contrôlé par les big-data, il n'y a plus besoin de théorie...

Or cette vision des choses est non viable à long terme...

Stiegler voit également du positif dans le numérique, ainsi il peut être « porteur d'un processus de déprolétarianisation, de reconstruction du savoir » (Stiegler, 2015, p. 17) en redonnant au sujet sa place de sujet.

Mais Stiegler attire notre attention sur un autre problème du numérique qui est qu'avec le numérique tous nos comportements sont tracés, captés... Comme toutes les informations sont mises en réseau, souvent par nous-mêmes lorsque nous publions sur les réseaux sociaux, mais nous ne nous rendons pas compte que nous donnons accès à toutes nos données aux propriétaires de ces dits réseaux, en fait plus rien ne nous appartient...

Stiegler n'est pas opposé au réseau, bien au contraire, mais il dit juste qu'il faut définir le côté positif de ce pharmakon et établir des règles de conception et de fonctionnement de ces plateformes. Il insiste sur le fait que cela doit être fait au niveau de la politique planétaire donc de tous les citoyens et pas par quelques concepteurs de ces dites plateformes.

Ensuite, Stiegler attire notre attention sur l'influence de la numérisation sur les savoirs. En effet, à ce niveau aussi la métamorphose est totale et il tire la sonnette d'alarme auprès des universités qui n'ont pas l'air de se rendre compte du tournant qui est en train de s'opérer. Tous les savoirs peuvent se lire et s'écrire sur le numérique mais il y a parallèlement à cela une perte des savoir-faire et des savoir-être accompagné par une absence de sens critique car le numérique est influencé par le marché...

Il nous rappelle la naissance en 1088 de l'université européenne qui a évolué jusqu'à la mondialisation des savoirs sans pour autant supprimer les autorités locales. Mais ce qui est mis en question dans cette mise en réseau numérique caractérisant la nouvelle ère dans laquelle nous sommes entrés à savoir l'Anthropocène, c'est qu'au niveau des savoirs c'est également la logique de l'argent qui influence le système, or dans le milieu universitaire cela ne devrait pas être lui qui dirige mais le savoir. Pour que le savoir reste au pouvoir il faut absolument « reconstituer un pouvoir critique » (Stiegler, 2015, p. 20).

Stiegler ensuite nous parle de la mondialisation des réseaux et nous définit « l'internation » c'est-à-dire « la co-évolution de nations qui ne se diluent pas » (Stiegler, 2015, p. 21). Pour lui c'est grâce à l'internation que l'on va pouvoir dépasser l'état désespéré qui caractérise l'ère anthropocène. Si la nation veut s'en sortir, elle doit développer et multiplier les échanges et les communications tout en étant elle-même au sein du monde. Pour y arriver, il faut absolument avoir le concours des autorités académiques. Ce sont, pour Stiegler, les universités qui doivent être les vecteurs de l'internation en conditionnant la formation du savoir scientifique. En effet, avec le numérique cela élargit le champ des recherches, des collaborations, des échanges. Il le définit comme l'ère d'un nouveau cosmopolitisme mais qui ne doit pas être récupéré par le marché. Pour Stiegler il faut absolument sortir de cette économie de marché qui régent tout et qui empêche, cadennasse l'esprit critique car elle est influencée par les actionnaires qui veulent toujours gagner plus d'argent. Il faut entrer dans une nouvelle ère que Stiegler a appelée le « Néguanthropocène » (Stiegler, 2015, p. 22) qui sera caractérisée par un numérique aux mains des universités et donc éditeur du savoir qui serait à la base des règles, des méthodes... et développerait le sens critique.

De plus, Stiegler nous rappelle que pour le moment les universités sont dans le déni de la situation, elles ne voient que le côté négatif : l'homogénéisation. Quant à Stiegler, il y voit un côté pharmakologique : à partir du moment où les individus psychiques ne sont pas dilués, il n'y a pas de raison que la dilution dans l'individuation collective prenne le dessus, bien au contraire, chaque individu voudra rester lui-même. Donc cet espace, plutôt que d'être un lieu de dilution sera lieu de foisonnement et d'échanges.

Pour arriver à ce lien de foisonnement et d'échanges qui est le côté positif du pharmakon, il faut absolument faire attention aux politiques qui sous-tendent le numérique... Si nous restons

dans une logique de calcul alors le numérique est entropique (=apporte le désordre), si on part sur une politique basée sur le fait que les apports du numérique ne sont pas quantifiables, calculables, alors le numérique peut devenir « négumentropique » (Stiegler, 2015, p. 25) (=introduction de l'ordre). Il faut qu'il soit mû aussi par ce « qui n'a pas de prix » (Stiegler, 2015, p. 25). Pour cela il faudrait que cela soit analysé dans les universités, or ce n'est pas encore le cas.

En revanche, Stiegler nous dit que des études sont faites sur l'influence du numérique sur les objets eux-mêmes et leur utilisation ; parmi ces objets se trouve le cerveau.

Pour illustrer cela, Stiegler revient sur la notion de rupture générationnelle qu'il a travaillée avec Maryanne Wolf qui met en évidence que « le cerveau noétique (intellectuel et spirituel) est caractérisé par sa capacité de se désorganiser et de se réorganiser en fonction des organes artificiels qu'il manipule ou qui le manipulent » (Stiegler, 2015, p. 27). Partant de cette théorie, il nous montre que les enfants du numérique n'auront pas le même cerveau que ceux de la télévision ou encore de ceux de la radio et avant eux ceux du cinéma...

La grande différence qu'il dénonce c'est que dans le cas des générations antérieures au numérique, c'est que la nouveauté ne touchait qu'un domaine (information écrite ou parlée, la façon de raconter les histoires...) alors que le numérique touche tous les domaines et son intrusion est super rapide. Cette rapidité fait qu'il y a une erreur d'interprétation sur le concept « savoir ». En effet, on a tendance à dire que la jeune génération a des savoirs sur le numérique or ce sont des compétences qu'ils ont, pas un savoir. Pour parler de « savoir » il faut qu'il y ait intégration de celui-ci, compréhension et restitution. Dans le cas du numérique la compréhension et l'étude de leurs savoirs dans d'autres domaines (informatique, mathématique, philosophique...) est impossible.

Stiegler revient sur les théories d'Aristote pour qui l'homme est un être non-inhumain qu'il appelle âme noétique qui se caractérise par le besoin qu'il a de « s'adjoindre de nouveaux organes parce qu'il est structurellement inachevé » (Stiegler, 2015, p. 28). L'homme crée en permanence de nouveaux organes, c'est l'organogénèse. Pour Roegen, avec le numérique, cette organogénèse est exosomatique ce qui induit que la mémoire sociale elle-même s'externalise et donc cela modifie la formation des savoirs car il n'y a plus d'échange entre les apprenants et les enseignants, il n'y a plus de confrontation des idées.

De plus, nous avons vu que le numérique était dans les mains du marketing, c'est lui qui le dirige, qui l'organise... En laissant la situation en l'état, c'est la formation du *ça* et du *moi* de Freud qui est mis en péril. Car pour Freud il fallait qu'il y ait « un *transfert* d'une génération à l'autre » (Stiegler, 2015, p. 29). En cas d'absence de ce transfert, il n'y a pas d'humanisation possible.

Pourquoi le fait que le numérique soit détenu par le marketing est si désastreux ? Stiegler l'explique en mettant en évidence que l'intérêt premier est la rentabilité, toujours produire plus pour rapporter plus d'argent, pour cela il faut que cela aille vite ce qui instaure une disruption permanente. Il n'y a plus de système de régulation puisque ceux qui tiennent les règles du jeu sont juges et parties. Il y a destruction des structures sociales qui permettaient « la construction transgénérationnelle des savoirs : savoir-faire, savoir-vivre, savoir-conceptualiser » (Stiegler, 2015, p. 30).

2^e partie de l'article : Enseignement et numérique : pour un modèle « contributif »

Dans cette partie Stiegler nous parle de l'attention et des bases nécessaires pour qu'elle puisse se mettre en place. Il nous expose également les conséquences sur l'enseignement de la modification de cet état d'attention. Il nous explique comment déjouer et recentrer l'attention sur le savoir en utilisant le numérique dans l'organisation de ses cours.

Stiegler nous dit que l'attention n'est pas innée mais qu'elle doit être formée et que c'est le rapport intergénérationnel qui le permet. Pour appuyer ses théories il se repose sur les travaux de Freud qui met en évidence que pour qu'il y ait formation du moi et du surmoi, il faut qu'il y ait intériorisation et singularisation des rapports intergénérationnels. Ces échanges doivent se faire tant au niveau familial que social. « L'attention se reconstruit et se réinvente psychosocialement à travers chaque individu psychique, et cette construction repose sur des pratiques techniques parmi lesquelles on comptera les rituels, mais aussi bien la lecture » (Stiegler, 2015, p. 31).

L'attention s'apprend donc dès le plus jeune âge.

Or Stiegler attire notre attention sur le fait qu'au cours du XX^e siècle, cet apprentissage a été modifié par le consumérisme dont le but est d'attirer l'attention pour vendre des produits. Les relations intergénérationnelles mises en place précédemment qui avaient pour but d'apprendre la production ou le fonctionnement des choses tentent à disparaître.

D'un point de vue concret l'apprentissage attentionnel basé sur l'identification intergénérationnel est court-circuité de deux façons :

- a. Soit en empêchant les échanges, les conversations ;
- b. Soit en empêchant toute forme d'attention en basant et en formatant les informations envoyées via les réseaux sociaux en fonction des algorithmes fondés par les *big data*.

La conséquence qu'y voit Stiegler est sans appel sur le développement intellectuel de nos enfants : « Dans un tel contexte, il devient presque impossible de former, transmettre et transformer les modèles attentionnels scolaires. » (Stiegler, 2015, p. 32)

Mais Stiegler ne nous laisse pas devant un constat d'échec, de voie sans issue... Son but est de nous conscientiser à la nécessité de trouver le côté positif du *pharmakon numérique*. Pour cela il nous suggère de transformer « les compétences procédurales en savoirs pratiques s'ouvrant eux-mêmes à de nouvelles élaborations théoriques. » (Stiegler, 2015, p. 32)

Pour ce faire Stiegler utilise les outils des jeunes : les ordinateurs et smartphones pour ses cours, mais il oblige les étudiants à s'en servir différemment, en leur proposant des travaux qui les obligent à aller en profondeur et les empêchent de papillonner. Il a proposé à ses élèves des images qui leur ont permis de construire les concepts nécessaires. Les étudiants étaient actifs.

Stiegler dénonce ensuite le problème de l'enseignement qui lui aussi est mis à mal et est en transformation. Il faut aller trop vite et on a oublié que même si un cours est magistral, il doit être avant tout l'occasion de former un collectif, un groupe duquel pourra émerger « une scène critique... que les étudiants intériorisent » (Stiegler, 2015, p. 35).

La méthode proposée par Stiegler pour ce cours est de donner de manière magistrale son cours mais après les étudiants doivent mettre leurs notes en ligne et les partager en les orientant sous quatre axes : la compréhension, la sur-préhension (ce qui surprend l'élève soit parce que cela l'étonne, soit parce qu'il ne le comprend pas), l'interprétation et les mots-clés. Ce procédé induit

et oblige une interprétation de la matière qui sera regroupée et donc pourra être comparée, confrontée, confirmée... Ainsi Stiegler a engendré un nouveau type de réseau social mais qui est régi par les règles argumentatives du cours. L'avantage de cette méthode c'est que d'autres étudiants, d'autres universités peuvent également venir s'ajouter au groupe « classe » sur base des mêmes critères de départ ce qui permet de retrouver la « démarche dialogique » (Stiegler, 2015, p. 36) de Socrate.

Ce type de cours, souligne Stiegler, permet d'être véritablement contributif et permet d'amener « l'attention en fonction d'une contrainte disciplinaire » (Stiegler, 2015, p. 36) mais pour y arriver cela demande un énorme investissement du professeur car les cours sont en ligne avec toute la problématique des cours filmés (traces définitives de ce qui a été moins bien fait), mais cela demande également un énorme investissement de la part des étudiants qui doivent mettre leurs notes en ordre régulièrement et en assurer le partage et la confrontation.

Cela change également tout le paradigme de l'enseignement car l'évaluation n'est plus une note finale individuelle mais une évaluation collective basée sur la coopération...

3. Annexe 3

Chapitre 6. L'attention, entre économie restreinte et individuation collective, Bernard Stiegler dans Yves Citton, *L'économie de l'attention* (2014).

Dans ce texte Stiegler va préciser la place que l'attention a dans notre système économique actuel, l'évolution de sa connaissance et la place qu'elle devrait avoir pour ne plus être soumise au système économique.

Depuis la fin des années 60, on est bien conscient de l'importance de l'attention dans l'économie avec les thèses élaborées par Herbert Simon. Mais avant de revenir à l'économie de l'attention, telle que nous la retrouvons actuellement à savoir un « processus d'autoconsommation de soi à travers la consommation des objets » (Stiegler, 2014, p. 124), Stiegler nous rappelle qu'il y a une « économie générale de l'attention » (Stiegler, 2014, p. 124) présente dans n'importe quelle société. A partir du moment où il y a éducation des enfants à l'attention, l'attention devient l'affaire de tous.

Il insiste sur le fait qu'il ne faut pas confondre attention et vigilance. Pour lui, la distinction vient de la présence de la sollicitude qu'il définit comme permettant de faire la différence entre le bien et le mal. Pour Stiegler, cette attention est « définitoire de l'humain depuis ses origines » (Stiegler, 2014, p. 124). Elle est mue par la libido qui permet de définir l'objet du désir, sur lequel l'attention sera captée.

Stiegler nous parle alors d'études qui mettent en évidence que l'attention est régie par deux mesures : l'« attention profonde ou l'empan attentionnel » (Stiegler, 2014, p. 125), mais pour lui la prévenance et la sollicitude font partie de l'attention. Pour étayer sa théorie, il se base sur le « concept d'individuation psychique et collective » (Stiegler, 2014, p. 125) de Gilbert Simondon qui met en évidence que l'attention n'est pas innée mais qu'elle est constituée par les rapports sociaux que l'enfant a tout d'abord avec ses parents puis lors de ses liens sociaux. Ainsi, il y a des modèles attentionnels qui sont influencés par la culture.

Pour Stiegler il faut souligner que l'attention « relève[nt] de dynamique de co-individuation » (Stiegler, 2014, p. 126) basée sur un dialogue entre une personne qui essaie de convaincre une autre personne d'avoir le même objet d'attention. Pour y arriver il faut utiliser des intermédiaires, livres, émissions télévisées... Ce qui permet une rétention. L'attention est donc

basée sur ce que l'on a retenu du passé et sur ce que l'humain désire, ses attentes, les protensions. Pour Stiegler « ce travail d'articulation entre les rétentions et les protensions s'opère toujours à travers ce que j'appelle des rétentions tertiaires, c'est-à-dire des dispositifs matériels, des outils, des appareils techniques » (Stiegler 2014, p. 126). La rétention tertiaire est dans tout ce qui est externe à l'homme et qui permet la mémoire du passé., c'est ce qui permet donc de faire le lien entre les générations. Les rétentions tertiaires sont donc des technologies de l'attention.

A partir de là, Stiegler place les rétentions tertiaires au cœur de ses réflexions sur l'attention. Il fournit un cadre à cette approche en parlant de « l'économie de l'« hypermatériel » » (Stiegler, 2014, p. 127). En effet, pour lui, même si tout semble se dématérialiser, cette dématérialisation, due entre autres au réseau, est fondée sur une hypermatérialisation. Et c'est dans cette hypermatérialité que Stiegler pose les questions d'économie de l'attention.

Pour développer l'économie d'attention, Stiegler redéfinit, à partir des travaux de Georges Bataille, l'économie restreinte qui « se préoccupe de maximiser les profits et d'optimiser les dépenses en termes de retour sur investissement » (Stiegler, 2014, p. 128). Il refait un peu d'histoire en nous rappelant qu'au XVIII^e siècle, les possibilités de porter son attention sur autre chose que la famille et les corvées quotidiennes étaient très limitées. Pas d'images, de relations sociales variées. Pour Stiegler l'économie de l'attention est apparue dans les années 20, avec le changement de l'objectif de l'économie. Le but n'étant plus de produire le plus possible mais de faire consommer le plus possible, donc de faire vendre. Apparaissent alors les bases du marketing, ou comment capter l'attention du consommateur et manipuler ses désirs pour qu'il achète ce dont il n'a pas besoin. Le premier média qui entre en jeu dans ce tournant est la radio. En effet, pour Stiegler, « c'est à partir de la radio qu'on constitue des audiences de masse et qu'on construit véritablement une stratégie de contrôle comportemental » (Stiegler, 2014, p. 129).

A partir du moment où le but de la captation de l'attention est d'induire un comportement régi par les industriels, alors il y a destruction de l'attention car pour Stiegler les industriels court-circuitent les processus d'identification mis en évidence par Freud. Ainsi ils agissent sur l'identification primaire (identification de l'enfant à sa mère) mais aussi sur l'identification secondaire, liée aux structures sociales. Avec le numérique cette captation est encore plus

importante qu'elle ne l'était avec la radio ou la télévision. Stiegler parle carrément d'« un processus d'infantilisation qui résulte de ces courts-circuits attentionnels » (Stiegler 2014, p. 130).

Pour Stiegler, il faut révolutionner tout cela sans attendre que le capitalisme s'autodétruise. En effet, pour lui ce système n'a pas d'autre issue que l'autodestruction si nous n'y apportons aucun changement. Il nous propose donc d'envisager la chose de manière « pharmacologique ». Le négatif a déjà été développé. Pour trouver du positif, Stiegler nous dit qu'il faut une politique qui soit collective. Et il nous démontre que c'est possible en donnant trois exemples.

- Le logiciel libre, basé sur « l'économie de la contribution » (Stiegler, 2014, p. 131)

Le but n'étant plus de capter l'attention de l'autre mais au contraire de faire attention à ce que l'autre fait, chacun restant lui-même, il y a donc co-individuation et on revient à l'attention purement humaine caractérisée par la vigilance et la concentration mais aussi par la prévenance et la sollicitude !

- « L'éthique hacker » (Stiegler, 2014, p. 131)

Concept mis au point par Pekka Himanen et repris par Stiegler mais développé différemment. Pour lui, au-delà d'être des phénomènes de micro-attention, il met en évidence que le modèle se développe sur trois niveaux : les « subsistances », qui sont des problèmes à résoudre, des besoins à satisfaire. L'« existence », qui est la nécessité d'avoir une reconnaissance de ses pairs. Et la « consistance » qui est régit par une passion, un amour. Nous retrouvons ici à nouveau les bases de l'attention purement humaine : vigilance, concentration et prévenance.

- « Restructuration du web » (Stiegler, 2014, p. 132)

Stiegler développe d'avantage cet aspect des choses car si le web, au départ paraissait être très positif pour le développement de l'attention, le fait qu'il ait été rattrapé et dominé par les Big Four en ont fait un outil catastrophique pour l'attention. En effet, tout est maintenant régi par une politique basée sur le sommable et le calculable. Le but est donc de donner à tous la même information, la même vision des choses, il n'y a plus de place pour la différenciation. En fait, la différenciation est perçue comme une *opacité* pour le web et doit donc être éliminée. Et les algorithmes régissant le web sont réfléchis, mis au point pour supprimer ces opacités. Ce système est donc un système qui, à terme, s'autodétruira car le but du web, dans la logique de

la politique consumériste est d'être rentable. Or avec cette politique, il n'est pas rentable. Il ne l'est qu'à condition de créer énormément d'insolvabilité...

Stiegler, avec le centre de recherche et d'innovation du centre Pompidou travaille sur une autre « conception du Web qui reposerait sur des processus de fragmentation et qui permettrait de tracer des différences. » (Stiegler, 2014, p. 133). Cela irait donc à l'opposé du web actuel qui cherche à effacer toutes les différences. Là, l'objectif serait de construire un web qui, au contraire mettrait en relation les différents points de vue afin de les confronter et donc « de mettre en place des processus d'individuation collective autour de cette traçabilité » (Stiegler, 2014, p. 134). Cela sous-tend une nouvelle approche, une nouvelle construction du web qui laisserait la place aux conflits d'interprétation et par là-même permet de « relancer ce que Katherine Hayles appelle l'« attention profonde » »(Stiegler, 2014, p. 134).

Pour Stiegler c'est grâce à la possibilité d'avoir accès à ses controverses que l'on va pouvoir avoir accès à nouveau à l'histoire des savoirs, car sans controverses au sujet d'un savoir, il n'y a pas d'histoire possible. Or, c'est à partir de ces controverses que l'histoire se forme, se structure. Cela permettra également de s'individualiser collectivement. Cela nous permettra enfin de pouvoir orienter notre attention sur différentes interprétations, en fonction des autres internautes. Si on arrive à modifier l'organisation du web, ce sont nos rétentions tertiaires qui seront reconfigurées puisque plus soumises aux lois du consumérisme.

